

ÉTUDE CRITIQUE

The Symbolist Movement in the Literatures of European Languages, edited by Anna Balakian. Budapest, Akadémiai Kiadó, 1982. 732 pages.

Attendu depuis longtemps, ce gros ouvrage constitue le second volume de la monumentale *Histoire comparée des littératures de langues européennes*, publiée sous les auspices de l'Association internationale de Littérature comparée. Il fera certainement date et dans l'histoire de la littérature comparée en général et dans celle de ce mouvement littéraire à la fois capital et insaisissable que représente le symbolisme. Il apparaît en effet à la fois comme une vaste synthèse des connaissances acquises et comme le point de départ pour une nouvelle et fructueuse réflexion.

Le comparatiste dispose donc désormais d'un ouvrage de référence où apparaissent, sans lacune grave, tous les aspects du symbolisme. Plus de cent pages sont consacrées à ces littératures que nous appelons mineures parce que nous ignorons la langue dans laquelle elles ont été écrites. Un espace analogue est concédé aux manifestations picturales et musicales du mouvement, auquel est ainsi rendue sa véritable dimension : réduire le symbolisme à la littérature serait gravement l'amputer.

Si l'on considère ce livre comme une somme, certaines imperfections doivent être signalées. Comme il s'agit d'un recueil d'articles, la présentation raisonnée qui convient aux dictionnaires était évidemment exclue ; le lecteur aurait alors besoin d'un index plus précis, où les références importantes seraient distinguées des autres. Il regrettera d'autre part l'anarchie qui règne dans les citations : le texte original est donné tantôt dans le texte, tantôt en note, tantôt dans un appendice ; parfois, ce qui est plus grave, il n'est pas donné du tout ; et l'on imagine les malheurs d'un lecteur consciencieux qui voudrait se reporter à telle citation d'André Fontainas alors qu'il ne possède que la traduction anglaise, et le nom du recueil.

Evidente pour qui se contente de consulter l'index, l'absence de lacunes graves est moins visible pour qui lit attentivement l'ensemble des cinquante articles. Il est naturel que les littératures de langues anglaise, allemande, espagnole se voient attribuer la part du lion. Il est étonnant que Claudel fasse seulement l'objet d'allusions et que le symbolisme russe soit si rapidement expédié, que le nom de Blok ne fasse que de fugitives apparitions. La Russie offrait pourtant, au début de ce siècle, l'image exceptionnelle d'un pays où presque tous les poètes

se disaient eux-mêmes «symbolistes», alors qu'on dispute encore, et dans ce livre même, pour savoir si l'étiquette en question convient à des écrivains qui n'en ont jamais fait usage: Stefan George, par exemple, ou Juan Ramón Jiménez.

Pourquoi donc traiter si légèrement un argument massif entre les mains de ceux qui ne veulent pas limiter le symbolisme à quelques petits cénacles parisiens?

Dès le début de sa brève introduction, Anna Balakian se reporte en effet à l'excellent article, paru dans *Discriminations*, où René Wellek montrait que le mot «symbolisme» pouvait servir à construire une importante et révélatrice synthèse; il permettait en effet de relier et de relire d'une manière plus profonde des œuvres de premier ordre facilement tenues pour incomparables. Il n'y aurait aucun sens à vouloir fabriquer du symbolisme une définition portative que l'on prétendrait ensuite appliquer mécaniquement à tous les poètes qui ont écrit autour de 1900. Le mot de «symbolisme européen» est à prendre pour un concept heuristique, appelé à stimuler la réflexion, comme l'a été en son temps le terme de «baroque», dont on sait pourtant qu'il peut être fait un usage absurde.

Est-on fondé, pour pouvoir poser de nouvelles questions, à parler d'un «symbolisme européen»? L'entreprise d'Anna Balakian le prouve, comme on prouve le mouvement, en marchant. Pendant un petit demi-siècle au moins, on voit exister, d'un bout à l'autre de l'Europe et du Nouveau Monde une communauté de pensée, qui ne ressemble nullement à la diffusion d'un dogme, au succès d'une école ou d'une chapelle; ce qui se retrouve partout, c'est un certain type d'interrogation, de doute, de recherche. Aucune formule ne s'impose, mais le climat dans lequel naissent les tentatives de formules est bien un climat général.

Dans sa très importante conclusion, un des sommets de l'ouvrage, Anna Balakian considère un autre résultat de son entreprise: non seulement le symbolisme européen existe, mais encore il convient d'abandonner la thèse autrefois soutenue par Bowra selon laquelle le mouvement ne serait qu'une seconde édition du romantisme. Une analyse fulgurante montre combien le monde intellectuel a changé depuis le début du XIX^e siècle: les questions fondamentales ne sont plus posées dans les cadres d'une pensée synthétique d'inspiration chrétienne. Le poète, malgré qu'il en ait parfois, ne peut plus, ne veut plus passer pour «un déchiffreur de hiéroglyphes spirituels» (p. 685). On est passé d'une vision dualiste du monde à une perception moniste (p. 684). Si convaincante que me paraisse cette thèse, à laquelle j'adhère entièrement, il me paraît évident qu'elle n'a pas encore fait l'unanimité, et pas même parmi les collaborateurs du volume.

Certains d'entre eux répugnent en effet à considérer comme entièrement symboliste l'auteur dont ils traitent (G. Brotherston ou M. Gsteiger, à propos de Jiménez ou de George). Et leur argumentation mériterait une longue étude qui manifesterait les présupposés à l'œuvre: à partir de quelques textes donnés pour théoriques, par exemple le grotesque *Manifeste* de Moréas, on s'est fabriqué un symbolisme scolaire qu'on s'étonne ensuite de ne pas retrouver dans les œuvres.

Pour être opératoire, le concept de symbolisme européen suppose

que ne passe pas pour une Bible l'utile recueil d'articles et préfaces qu'a autrefois collationné G. Michaud. La pensée symboliste est infiniment plus riche et plus profonde que ce que laissent supposer ces pages au style alambiqué.

C'est évidemment ce que suppose Anna Balakian et, pour cette raison, son entreprise évite soigneusement de se transformer en une étude de l'influence de Baudelaire sur la poésie européenne.

Ainsi conçue, en effet, une histoire du symbolisme aurait eu, entre autres défauts, celui de choquer des susceptibilités nationales, qui se rebiffent devant le cosmopolitisme ou, plus encore, devant le «French power». Dans deux articles absolument exemplaires, C. Scott et A. Karatson ont montré qu'une prétendue influence ne se confond pas avec une reproduction; étudiant les traductions de poèmes français, par A. Symons, E. Ady et quelques autres, ces deux chercheurs ont su mesurer avec précision l'impact positif d'un apport étranger dans une tradition nationale définie par des pratiques métriques et stylistiques. Ils offrent ainsi des éléments précieux pour une synthèse qui ne se confondra pas avec la fameuse nuit hégélienne où toutes les vaches sont noires.

Il n'est donc pas indifférent que le livre s'ouvre, après deux remarquables études générales de R. Wellek et G. Vajda, sur une magistrale analyse consacrée par L.J. Austin à Mallarmé: pages lumineuses, qui représentent à la fois une notice de ton parfaitement juste, accessible à chacun, et un point de départ pour des recherches ultérieures. Car on ne peut qu'être déçu par toute étude sur l'influence de Mallarmé: un auteur si difficile peut-il être, si peu que ce soit, assimilé? Mais il importe de saisir, comme le fait L.J. Austin, la très profonde originalité de sa pensée, il importe de la dégager de tout un commentaire idéaliste ou sémiologique assez mal venu, pour pouvoir saisir en quoi, réellement, elle s'apparente à celle de Yeats, de Blok, de Hofmannsthal, de Jiménez. Tel que le dépeint L.J. Austin, Mallarmé apparaît comme une sorte d'absolu commencement.

Si on ne cherche pas à le déduire d'une idée toute faite de ce qu'est le symbole ou d'un commentaire du trop célèbre sonnet *Correspondances*, le symbolisme peut apparaître comme un ensemble cohérent dans sa variété et pourvu de limites historiques assez nettement dessinées. C'est sur ces hypothèses que repose l'excellent article de P. Brunel sur la place et la fonction des mythes dans le mouvement symboliste. Placé en tête de la section «Etudes typologiques», ce texte est sans doute le seul à mériter pleinement cette appellation, parce qu'il appuie sa réflexion sur des exemples variés au lieu de se cantonner dans une littérature nationale déterminée. Ce point de vue dominant lui permet de faire ressortir les difficultés de la théorisation symboliste, infiniment plus intéressantes que les résultats flottants de telle ou telle théorie constituée.

On pourra regretter que cet article soit presque unique en son genre. Car il faut bien l'avouer: le livre n'échappe pas toujours à un danger attendu, la juxtaposition de discours de spécialistes, voire le chapelet de notices, ce mot n'ayant pas toujours le sens élogieux que je lui ai prêté quand il s'agissait de caractériser la contribution de L.J. Austin. Il reste encore beaucoup à faire. Indiquons quelques points de détail.

Qu'il faille, pour décrire le symbolisme européen, prendre du champ par rapport à l'école symboliste française, c'est incontestable. Mais faut-il pour autant négliger des poètes que leurs contemporains, étrangers comme français, n'ont pas tenus pour nuls? Je pense en particulier à H. de Régnier, mais aussi à F. Vielé-Griffin. Il est regrettable qu'on s'en tienne encore, sur ces deux poètes, à des idées toutes faites et depuis longtemps périmées. Le symbolisme français n'a pas attendu le prétendu « naturisme » pour organiser sa rêverie autour du maître-mot de Vie, qui se retrouve ensuite partout et même chez le dernier Mallarmé, sans qu'on puisse supposer une influence nietzschéenne. L'étude du symbolisme français gagnerait à une analyse des œuvres poétiques; elle ne peut que rester stérile si elle se contente de répéter des propos de journalistes.

L'école symboliste russe, si diverse et contradictoire, apporte au symbolisme européen une contribution décisive qu'il serait bon d'analyser de plus près. On en fait trop souvent soit une expansion de Soloviev, soit un prélude à la Révolution d'Octobre. On peut ainsi se dispenser de lire les grands textes de Blok. Il ne serait pas mauvais d'aller voir si, malgré des déclarations fracassantes propres à éclairer les seuls esprits hâtifs, l'acméisme et le futurisme sont aussi loin qu'on le dit de certains courants symbolistes.

D'une manière générale, il y a encore beaucoup à faire, sur le plan théorique, pour que soit traitée convenablement la question des rapports entre symbolisme et décadence. R. Grass reprend et développe de précieuses indications d'Anna Balakian, pour conclure à l'inanité de la dichotomie. Peut-être est-ce aller trop vite en besogne, mais on gagne au moins, à ce coup d'audace, de mettre à l'écart certains discours inquisitoriaux, fascistes ou autres, dont l'historien n'a réellement que faire.

Sur un point précis, le livre est une invitation à l'exploration d'un territoire presque vierge: les indications fournies sur la musique et la peinture symbolistes, quoique brèves, sont indispensables. Mais il resterait à savoir comment les recherches des peintres et des compositeurs ont marqué les poètes eux-mêmes. Il manque une étude sur le symbolisme pour et contre Wagner, une autre sur l'aspect pictural de certaine poésie symboliste. Le champ est vaste.

Il y a encore bien des *terrae incognitae* dans l'archipel symboliste. Mais il y eût été fâcheux d'attendre qu'elles soient explorées pour entreprendre le premier grand travail de synthèse. Tel qu'il est, avec ses manques, mais aussi avec la richesse de ses aperçus, celui-ci a parfaitement joué son double rôle: il fait le point; il indique les routes à suivre.

Jean-Louis BACKÈS
Université de Caen